

## **Amérindiens et franco-canadiens** Une rencontre inscrite dans la langue

Robert Vézina

---

Number 96, 2009

Le français au Québec : un trésor à découvrir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6832ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Vézina, R. (2009). Amérindiens et franco-canadiens : une rencontre inscrite dans la langue. *Cap-aux-Diamants*, (96), 21–24.



## AMÉRINDIENS ET FRANCO-CANADIENS : UNE RENCONTRE INSCRITE DANS LA LANGUE

PAR ROBERT VÉZINA

L'origine des mots d'une langue peut nous apprendre des choses sur la société qui la parle. Ainsi, quand on examine les divers domaines du vocabulaire français d'ici qui ont été particulièrement touchés par l'emprunt à l'anglais, ce sont autant de pans de l'histoire sociale, politique, culturelle et économique du Québec qui se dévoilent. En fait, les traces de l'influence d'une langue sur une autre nous renseignent toujours sur les rapports qu'ont entretenus entre elles les communautés en présence.

Ce principe est vrai non seulement en ce qui concerne les rapports entre francophones et anglophones, mais également pour ce qui est des relations entre les Autochtones d'Amérique et les francophones du Québec et du reste du Canada. Et, partant, on peut se demander ce que les emprunts faits aux langues autochtones par le français révèlent à cet égard. Pour les besoins de cet article, nous appellerons ces emprunts *amérindianismes*, même si l'inuktitut n'est pas considéré comme faisant partie des langues amérindiennes; ces dernières, avec l'inuktitut, constituent les langues autochtones du Canada.

D'entrée de jeu, il faut admettre que, si on exclut les toponymes (*Québec, Canada, Chicoutimi,*

*Kuujuaq...*) et les ethnonymes (*Abénaquis, Attikamek, Inuit, Outaouais...*), qui sont abondants, le nombre d'emprunts aux langues amérindiennes et à l'inuktitut n'est pas élevé, du moins dans l'usage actuel. Et d'ailleurs, peu d'entre eux sont reconnus comme tels par le locuteur moyen. Quand on demande à quelqu'un de citer des amérindianismes, on obtient généralement des réponses telles que : *kayak, tomahawk, mocassin et tipi*. Autrement dit, des noms associés traditionnellement à l'une ou l'autre des cultures autochtones. L'ironie, c'est que ces mots sont en fait des emprunts à l'anglais, lequel les a effectivement empruntés à des langues amérindiennes et, dans le cas de *kayak*, à l'inuktitut (en l'occurrence, il est possible qu'il y ait eu également une influence directe de l'inuktitut dans l'apparition du mot en français).

Or, dans l'usage contemporain, peu de mots français relatifs à l'univers traditionnel des premiers habitants du continent constituent en fait des emprunts directs à l'une ou l'autre des langues autochtones. Plusieurs amérindianismes « apparents » ont en réalité transité par l'anglais, parfois par l'entremise de traductions françaises d'ouvrages en langue anglaise. Aux exemples déjà mentionnés, on peut ajouter *igloo, sachem*

Figures de Montagnais.  
Figures des sauvages  
Almouchicis (Abénaquis)  
dessinées par Samuel de  
Champlain et publiées en 1613  
dans *Les voyages du sieur de  
Champlain Xaintongois...*



Albert Lacombe (1827-1916), missionnaire oblat, auteur de plusieurs ouvrages en langue crie dont un *Nouveau Testament* et plusieurs opuscules. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

(« conseiller et chef amérindien »), *pow-wow* (« grand rassemblement d'Amérindiens, souvent à caractère festif »), *totem*, *wigwam* et *wampum* (« grain de coquillage utilisé notamment comme monnaie »), sans compter *papoose* (« enfant amérindien ») et *squaw* (« Amérindienne »), mots qui sont désormais considérés comme péjoratifs. La plupart de ces faux amérindianismes ont d'abord été empruntés par l'anglais à des langues de la côte est de ce qui est devenu les États-Unis. Ils témoignent de la lorgnette anglo-américaine à travers laquelle les francophones ont eu tendance à appréhender le monde des autochtones nord-américains depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Quel portrait peut-on alors tracer de l'influence directe des langues autochtones sur le français? D'abord, il faut savoir que la plupart des véritables amérindianismes ont pénétré cette langue au cours de la période allant du début du XVII<sup>e</sup> siècle à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En majorité, ils ont été empruntés à des langues dites algonquiennes, lesquelles constituent la famille linguistique la plus importante de toute la portion nord-est de l'Amérique du Nord. Elle regroupe notamment l'ojibwé, l'algonquin et l'outaouais [oao] (considérés comme des dialectes de la même langue), le crie [c] et le montagnais [m] ou *innu* (qui peuvent être vus comme des dialectes faisant partie d'un même continuum linguisti-

que, dont fait aussi partie l'attikamek), ainsi que le micmac [mc] et l'abénaquis [ab]. Quelques emprunts ont aussi été faits aux langues iroquoïennes [ir], famille comprenant le huron et les divers dialectes iroquois.

#### QUELQUES EXEMPLES

Parmi les domaines d'emploi des amérindianismes, dont le nombre est assez restreint, la faune et la flore dominent nettement. En ce qui regarde la faune, l'ichtyologie occupe une place particulière. Dans l'usage des francophones habitant sur le territoire québécois, on trouve notamment : *achigan* [< oao] (genre *Micropterus*), *malachigan* [< oao] (*Aplodinotus grunniens*), *maskinongé* [< oao] (*Esox masquinongy*), *ouananiche* [< m] (*Salmo salar*), *ouitouche* [< m?] (*Semotilus corporalis*), *touladi* [< ?] (*Salvelinus namaycush*) et *poulamon* [< mc] (*Microgadus tomcod*), ce dernier ayant transité par le français acadien.

Outre ces noms de poissons, on peut noter des termes de pêche, tels que *nigog* [< mc] « harpon pour pêcher », *nijagan* [< mc] « enceinte en clayonnages servant à prendre ou garder du poisson » et *okantican* [< oao] « flotteur placé à chaque bout de la corde principale qui forme l'extrémité supérieure d'un filet de pêche ». Les deux premiers ont été empruntés par le français



« Cheveux-Relevez » (Algonquins) d'après un dessin de Samuel de Champlain publié dans *Les voyages de la Nouvelle-France occidentale, dicte Canada...* Paris, 1632, p. 245.

acadien (*nigog* est aussi connu au Québec), tandis que *okantican* n'a eu cours que dans la région des Grands Lacs, dans l'usage des explorateurs, traiteurs et missionnaires.

Quelques noms amérindiens d'animaux terrestres ou amphibiens ont également été intégrés, mais certains n'appartiennent pas à l'usage québécois actuel ou n'en ont jamais fait partie, sinon de façon marginale. Si des mots comme *carcajou* [< m], *caribou* [< mc], *ouaouaron* [< ir] et *pékan* [< ab] (qui désigne une espèce de martre [*Martes pennanti*]) sont généralement connus des Québécois, *madouesse* [< mc] « porc-épic » et *mascouèche* [< mc] « raton laveur » n'appartiennent qu'à l'usage acadien. D'autres dénominations ne sont plus en usage depuis longtemps, par exemple *sconnton* [< ir] « cerf de Virginie », *pichou* [< oao, c et m] « lynx roux » ou « lynx du Canada ».

Le français a aussi emprunté des noms d'oiseaux : *cacaoui* [< mc] « canard des régions arctiques (*Clangula hyemalis*) » et *moyac* [< mc] « eider à duvet (*Somateria mollissima*) », qui sont en usage au Québec et en Acadie; *ouanécouté* [< m] « eider à tête grise (*Somateria spectabilis*) », attesté sur la Côte-Nord; *kakagouèche* [< mc] « Grand duc d'Amérique (*Bubo virginianus*) », attesté uniquement dans certaines régions d'Acadie.

#### DOMAINE DE LA FLORE

Quant aux emprunts relatifs à la flore, il s'agit généralement de noms donnés à de petits fruits comestibles. Pour la vallée du Saint-Laurent, on peut mentionner *atoca* [< ir], nom donné à la canneberge et à son fruit rougeâtre, *chicouté* [< m], qui désigne une petite plante à rhizome rampant et son fruit orangé (*Rubus chamaemorus*), *mascouabina* et sa variante *mascou* [< m], qui renvoient au sorbier d'Amérique et à son fruit rouge orangé (*Sorbus americana*), enfin *pimbina* [< oao], qui désigne tant la viorne trilobée (*Viburnum trilobum*) que la viorne comestible (*Viburnum edule*) ainsi que leurs fruits. On peut ajouter *ragominnaire* (aussi *ragouminère*) [< oao], nom du cerisier déprimé et de son fruit (*Prunus depressa* ou *Prunus pumila*, var. *depressa*); bien que cet emprunt semble désormais sorti de l'usage, il subsiste dans le toponyme *Île aux Ragominnaires*, nom d'une petite île du Saint-Laurent située à la hauteur de Verchères.

Outre les fruits comestibles et les végétaux qui les produisent, l'emprunt a touché d'autres réalités relatives à la flore, par exemple *savoyane* ou *tissavoyane* [< oao, c et m], qui désigne le copitide trifoliolé (*Coptis trifolia*), dont le rhizome servait à faire de la teinture et est encore utilisé en médecine populaire.

Cette liste d'emprunts relatifs à la faune et à la flore n'est pas exhaustive, d'autant plus qu'elle ne tient pas compte des emprunts faits par les francophones vivant ailleurs qu'en Acadie ou au Québec, comme ceux de la Louisiane ou du



Missouri, ou bien par les *voyageurs* qui faisaient la traite des pelleteries, dont le parler comportait un plus grand nombre d'amérindianismes que la langue en usage dans la vallée laurentienne. Elle suffit néanmoins à illustrer non seulement combien les premiers habitants du continent ont initié les colons d'origine européenne à l'environnement naturel du Nouveau Monde, mais aussi combien ils les ont aidés à survivre : ils leur ont fait connaître des aliments sauvages et du gibier, en plus de quelques mets de leur cru (comme la bouillie à base de farine de maïs appelée *sagamité* [< m]); ils leur ont appris à chasser (à quelques exceptions près, seule la noblesse avait le droit de chasse en France sous l'Ancien Régime) et leur ont montré des techniques de pêche. Ce sont notamment ces transferts culturels dont témoignent ces amérindianismes.

■ Atelier de raquettes des frères Bastien au Village-Huron. Photographie de David Forbert, 1953. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants).

#### CULTURE MATÉRIELLE

La culture matérielle des nouveaux arrivants aussi a connu certaines influences des Autochtones. Ces derniers leur ont montré à fabriquer des raquettes et des filets avec des lanières de peau non tannée connues sous le nom de *babiche* [< mc].



Scène de glissade en toboggan à Montréal, vers 1910. Carte postale John Valentine & Sons. (Collection Yves Beauregard).

Ils leur ont appris à construire des canots d'écorce de bouleau en cousant l'écorce (aussi appelée *machecoui* [< mc] en Acadie) à l'aide d'une fine lanière appelée *ouatape* [< oao], qui est tirée de la racine de certains conifères, surtout de l'épinette noire et du mélèze. Ils leur ont transmis l'usage de grosses cuillères de bois nommées *micouennes* [< m et oao] ainsi que des plats en écorce appelés *oragans* ou *ouragans* [< m et oao]. Aux coureurs de bois et aux militaires, ils ont appris à porter des sortes de jambières de peau ou *mitasses* [< m et oao].

Il faut cependant souligner que ce ne sont pas tous les transferts culturels qui se traduisent par des emprunts linguistiques. Ainsi, on ne peut mesurer l'influence des cultures autochtones sur celle des anciens Canadiens francophones sur la seule base du décompte des amérindianismes attestés à l'époque coloniale. Pensons à la chaussure traditionnelle amérindienne, qui a été adoptée par les colons, mais désignée par des noms français dont *soulier sauvage* (nom qui associe néanmoins l'objet à la culture amérindienne). Rappelons aussi que cette influence s'est exercée non seulement sur le plan matériel, mais aussi sur les plans social et spirituel.

La plupart des amérindianismes ne se sont maintenus dans l'usage courant au Québec, parfois sur une base régionale, que dans le contexte de la vie rurale traditionnelle, avant l'époque de l'urbanisation et de l'industrialisation massives. Au cours du XX<sup>e</sup> siècle, on constate que plusieurs d'entre eux sont devenus désuets, en même temps que la réalité désignée disparaissait de l'univers familier des Québécois. Ainsi, le missionnaire Jean-André Cuoq écrivait ce qui suit, en 1886, à propos du mot *ouatape* (qu'il écrit *watap*) : « Ce mot algonquin a passé dans notre langue d'un bout à l'autre du Canada : ne mériterait-il pas d'être adopté par l'Académie française? ». Ce commentaire n'était déjà plus d'actualité dans les années 1960, voire sans doute bien avant. Les cas de ce genre sont nombreux.

Des emprunts disparaissent, quelques-uns apparaissent (mentionnons *Innu*, qui tend depuis quelques années à remplacer l'ethnonyme *Montagnais*), il en va ainsi de l'évolution du vocabulaire d'une langue, laquelle accompagne les mutations sociales, économiques et culturelles d'une société. Quant à la présence d'amérindianismes dans le français du Québec, le tableau partiel que nous avons pu brosser du phénomène, en dépit de sa relative évanescence, évoque une longue période d'entraide et de collaboration entre des peuples si différents au départ, des peuples qui ont su trouver des lieux de rencontre et de rapprochement. Un chapelet de mots aux consonances bien particulières persiste dans le français d'ici pour nous rappeler cette facette méconnue de l'histoire des contacts entre Blancs et Autochtones. Un exemple parfait où le passé doit inspirer le présent et l'avenir. ♦

Robert Vézina est agent de recherche au Conseil supérieur de la langue française, gouvernement du Québec.

#### Pour en savoir plus :

Claude Poirier (dir.). *Dictionnaire historique du français québécois*. Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1998.

Voir les articles : *achigan, atoca, babiche, cacaoui, carcajou, caribou, malachigan, maskinongé, mitasse, moyac, poulamon, sagamité*.

Robert Vézina. « Des Amérindiens et des mots ». *Des mots en vedette : Chronique linguistique du TLFQ*, octobre, n° 9, 1997. (<http://www.tlfq.ulaval.ca/chronique>).

Denys Delâge. « L'influence des Amérindiens sur les Canadiens et les Français au temps de la Nouvelle-France ». *Lekton*, vol. 2, n° 2, 1992, p. 103-191.

Caroline Laflamme. *Les emprunts aux langues amérindiennes dans les parlers populaires de l'est du Canada d'après les enquêtes géolinguistiques*. Mémoire de maîtrise, Université Laval, 2001.